Femmes entre ombre et lumière. Recherches sur la visibilité sociale (XVI^e-XX^e siècles)

Annie Duprat

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/6563>

DOI : 10.4000/ahrf.6563

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 241-243

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Annie Duprat, « Femmes entre ombre et lumière. Recherches sur la visibilité sociale (XVI^e-XX^e siècles) », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 344 | avril-juin 2006, mis en ligne le 02 juillet 2008, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/6563> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.6563>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Femmes entre ombre et lumière. Recherches sur la visibilité sociale (XVI^e-XX^e siècles)

Annie Duprat

RÉFÉRENCE

Geneviève DERMENJIAN, Jacques GUILHAUMOU, Martine LAPIED, dir., *Femmes entre ombre et lumière. Recherches sur la visibilité sociale (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, Publisud, 2000, 320 p., ISBN 2-86600-388-8, 24.09 € ; id., *Le Panthéon des femmes. Figures et représentations des héroïnes*, Paris, Publisud, 2004, 236 p., ISBN 2-86600-981-9, 24 €.

- ¹ Ces deux ouvrages publiés à peu d'années de distance sous la direction du même collectif de directeurs (il y a pourtant deux directrices, mais les impératifs de la grammaire française rendent encore le masculin pluriel obligatoire...) contribuent de manière significative à dévoiler l'histoire des femmes, soit à partir de dossiers individuels peu connus (pour le premier volume), soit à partir des figures d'héroïnes ou d'allégories pour le second. En raison d'un parti-pris chronologique large, la Révolution est peu représentée : 3 articles sur 24 pour le premier (en incluant une étude sur les femmes chefs d'entreprise à Marseille qui franchit la coupure de la Révolution pour étudier surtout le XIX^e siècle), un seul pour le second qui en compte 21 en tout. On peut sans doute expliquer cette faible proportion des études révolutionnaires dans un ouvrage de ce type par un « effet-archives » bien connu. Pourtant, les archives de la série B, que Karine Lambert examine pour son article sur « Les délinquantes provençales au XVIII^e siècle », auraient sans doute pu lui permettre de mesurer les raisons de la délinquance féminine, voire une spécificité éventuelle de cette délinquance durant la période révolutionnaire ; mais elle a choisi de limiter ses recherches en deçà des années 1760 (p. 155-163).

- 2 Avec Hélène Gourrion (« Femmes en Révolution dans l'iconographie de 1788 à 1799 », p. 129-141), nous sommes au cœur de la Révolution ; cet article est fondé sur un travail de maîtrise. L'iconographie historique est un terrain de recherches dont les méthodes ont été assez bien établies pour que l'on puisse se permettre de reprocher à l'auteur une perspective trop généraliste et beaucoup de naïvetés. En effet, comment peut-on prétendre embrasser un sujet aussi vaste en une dizaine de pages et trois illustrations qui ne sont d'ailleurs pas référencées ? Travailler à partir du vidéo-disque des images de la Révolution française réalisé par la BNF risque de conduire à renoncer à se poser des questions sur la date de publication des documents (souvent bien postérieurs aux faits représentés, alors que les notices du vidéo-disque sont datées par l'événement), les intentions des auteurs (l'image est souvent une forme de langage polémique : elle ne reflète pas toujours le réel) et les registres d'énonciation (la caricature et la gravure d'histoire ne peuvent pas être mises sur le même plan). Les conclusions d'Hélène Gourrion reprennent en général les présupposés habituels sur la marginalisation des femmes dans l'iconographie révolutionnaire ou leur relégation dans des rôles de charité (mais l'exemple du don patriotique des femmes artistes en 1789 n'est pas le mieux choisi, car il répond à beaucoup d'autres logiques, puisque les femmes dont il s'agit sont à la fois des « femmes artistes » et des épouse, sœur et fille d'artistes). On regrettera enfin le laconisme des notes qui ne donne pas les titres des gravures étudiées, mais seulement leurs numéros sur le vidéo-disque, ce qui rend celui-ci absolument nécessaire pour jouir pleinement de cette étude. L'article central du premier livre est dû à Martine Lapiet et Jacques Guilhaumou qui poursuivent leur exploration des archives des comités de surveillance, en l'occurrence dans le département des Bouches-du-Rhône, pour y mesurer les attestations de la présence des femmes, leurs paroles et les stratégies mises en œuvre pour les surveiller voire les dénoncer (p. 247-258). Cet article est une pièce supplémentaire à l'importante enquête que les deux auteurs conduisent depuis quelques temps, en situant leurs analyses entre empiricité et historicité. De cette étude conduite à partir d'études de cas tirées des archives départementales des Bouches-du-Rhône on retiendra que les femmes profitent de leur invisibilité pour agir (espionner, transmettre des messages, dénoncer), mais c'est presque toujours dans l'espace de la défense de la famille et des intérêts familiaux, de la religion ou de la décence traditionnelle (on notera des exemples de critiques sur les vêtements négligés portés le dimanche par ceux qui préfèrent célébrer le décadi). En réponse, les comités de surveillance élaborent des stratégies de mise en visibilité des femmes pour les discriminer. Les deux auteurs développent l'exemple du comité de surveillance d'Auriol qui dresse à partir du 26 germinal an II une « liste des femmes et filles qui doivent être regardées comme suspectes ». La distinction de genre est alors sur la place publique ; il faut en comprendre les raisons qui sont sans doute à chercher du côté de l'influence exercée par les femmes sur les membres de la famille. La faible visibilité des femmes dans l'espace public interroge à son tour Éliane Richard qui passe en revue une dizaine de destinées de chefs d'entreprise à Marseille au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles (« Femmes chefs d'entreprise à Marseille : une question de visibilité », p. 89-97). On y retrouve classiquement l'histoire de ces veuves qui, poursuivant l'activité de leur époux, deviennent des figures dans la société des notables locaux. L'intérêt de cette contribution, qui avait déjà fait l'objet d'une publication en Belgique en 1996, est de faire revivre quelques visages, comme celui de Pierrette Candelot, veuve Perrin, qui, reprenant en 1748 la direction de la faïencerie que son époux avait fondée en 1743, en fait une entreprise florissante, présente du Levant aux

Amériques. D'autres exemples de femmes tout aussi énergiques sont présentés, mais, si l'auteur nous explique clairement les conditions dans lesquelles elles ont exercé leur activité économique tout en élevant de nombreux enfants, à aucun moment il n'est fait mention de l'attitude de leurs collègues à leur égard. Visibles dans l'espace public, ces femmes n'y sont pas seules ; il serait intéressant de prolonger l'enquête sur leur acceptation (ou non) par leurs confrères masculins.

- 3 Du second livre, consacré aux figures d'héroïnes, on ne retiendra que l'article de Geneviève Dermenjian et Jacques Guilhaumou : « Le crime héroïque de Charlotte Corday » (p. 149-160), car aucun autre ne traite de la période révolutionnaire. Reprenant quelques-unes des conclusions de l'ouvrage de Jacques Guilhaumou, 1793, *la mort de Marat* (Bruxelles, éditions Complexe, 1989), l'article commence d'abord par cerner les contours de la demande de sublime qui s'est exprimée au moment de la mort de « l'ami du peuple » ; puis sont exposées les pièces qui ont composé un « éloge imposteur » de Charlotte Corday, de la part des journalistes en particulier. L'étonnement général se concentre sur la figure calme et déterminée, sur l'apparence douce et fragile de celle qui a pu se muer en criminelle. Ces descriptions témoignent d'une forme d'admiration de « l'héroïne du crime » au point que la réaction surgit dans un discours de Chaumette publié le 17 novembre 1793 dans les *Révolutions de Paris*. Renversant terme à terme tout ce qui avait été écrit sur Corday, Chaumette dresse le portrait d'une virago aigrie, d'une femme qui « s'était jetée absolument hors de son sexe ». Ce discours, selon les auteurs de l'article, jetterait les bases de l'antiféminisme révolutionnaire. Chaumette pourtant n'innove pas ; on retrouve dans ses propos la peur devant la transgression des genres et l'observation qu'une femme qui agit comme un homme est rejetée hors de l'humanité parce qu'elle ne jouit pas des valeurs morales masculines.
- 4 Ces deux volumes apportent beaucoup d'autres études de cas très intéressantes sur l'histoire des femmes dans les domaines les plus variés mais hors du champ chronologique des préoccupations des *Annales historiques de la Révolution française*.